Une ex-journaliste de Sputnik dénonce la chute de la liberté de la presse | Ilona Pfeffer

En 2022, l'UE a interdit RT et Sputnik. Que sont devenus les journalistes qui travaillaient pour ces chaînes, et comment perçoivent-ils l'Europe aujourd'hui ? Pour répondre à cette question, je m' entretiens aujourd'hui avec Mme Illona Pfeffer, qui travaillait pour le média russe Sputnik avant son interdiction. Notre boutique : https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com

#Pascal

En 2022, l'UE a interdit RT et Sputnik, deux médias russes. Ce qui est arrivé aux journalistes qui travaillaient pour ces chaînes, et comment ils perçoivent aujourd'hui l'Europe – c'est de cela que je veux parler aujourd'hui, avec Mme Ilona Pfeffer, qui travaillait pour Sputnik avant l'interdiction et qui, depuis, eh bien, ne le fait plus.

#Ilona

Madame Pfeffer, bienvenue. Oui, Monsieur Lottaz, merci beaucoup pour l'invitation, je suis très heureuse.

#Pascal

Je suis également ravi. Je me suis longtemps demandé : qu'est-il arrivé aux journalistes ? Pourriez-vous d'abord nous parler un peu de vous – d'où vous venez et comment vous avez fini par travailler pour Sputnik Deutsch ?

#Ilona

Oui, volontiers. Alors, je viens à l'origine du Kazakhstan, qui faisait encore partie de l'Union soviétique lorsque j'y suis né et que j'y ai grandi – en tant que membre de la minorité allemande. Il y a eu d'importants mouvements migratoires depuis l'Allemagne, surtout dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle. C'est de là que venaient mes ancêtres, d'abord en Russie, puis ils se sont dispersés. Et c' est ainsi qu'il se trouve qu'en principe, je viens, en tant qu'Allemande ethnique, de la frontière chinoise, tout au sud-est du Kazakhstan. Après l'effondrement de l'Union soviétique, de nombreux Allemands ethniques sont venus en Allemagne à l'invitation du chancelier fédéral de l'époque, Helmut Kohl. Et c'est ainsi que ma famille est également arrivée ici.

Et oui, après avoir étudié l'anglistique et l'histoire de l'art européen, j'ai fini par décider que j' aimerais me tourner vers le journalisme, car ce domaine m'a toujours beaucoup intéressée. J'y suis entrée par une voie un peu détournée, et tout s'est bien passé. Je viens à l'origine de la radio, et j'ai d'abord eu une première grande mission dans le cadre du CIM – le Centre pour la migration internationale, un instrument du BMZ, c'est-à-dire le ministère du Développement. J'ai été envoyée au Kirghizistan, où j'ai contribué à renforcer les médias indépendants. J'y ai créé une station de radio, formé des centaines de jeunes journalistes, et ces projets – ces fameuses « forces spécialisées intégrées » – durent toujours deux ans sur place et dépendent directement de l'employeur local.

Et ces projets peuvent être prolongés au maximum deux fois, si toutes les parties le souhaitent. À l' époque, mon employeur local aurait aimé me garder. J'aurais aussi aimé rester. Mais en Allemagne, le ministre a changé, et le nouveau ministre a alors décidé que ce n'était plus dans son intérêt de renforcer les médias indépendants dans le monde. C'est pourquoi tous les projets ont pris fin. J'ai donc postulé partout dans le monde, et Sputnik Allemagne a été la première rédaction à me rappeler. C'est ainsi que je suis arrivé à Berlin chez Sputnik Allemagne. C'était au début de 2016, et j' y ai travaillé – en principe jusqu'à l'interdiction.

#Pascal

Comment avez-vous vécu cette interdiction ? Elle vous a d'abord coûté votre poste. Vous y attendiez-vous ? Était-ce quelque chose que vous aviez envisagé ? Du genre : « Oh non, si la guerre éclate en Ukraine, je vais perdre mon emploi » ?

#Ilona

Oui, je dois dire que, dès le début, il n'a pas été facile de travailler pour les médias russes à l' étranger en Allemagne. Il y a toujours eu des difficultés. Cela signifie qu'on n'avait pas forcément le sentiment d'être le bienvenu ici – par exemple, lorsqu'il s'agissait de rapports sur des contextes politiques. Et nous avons toujours cherché à maintenir un équilibre, c'est-à-dire à donner la parole à toutes les voix pertinentes. Depuis 2014, c'est-à-dire depuis que Sputnik Allemagne est présent en Allemagne, nous avons toujours constaté qu'on nous refusait des entretiens, qu'on ne nous accordait pas d'interviews. Si l'on parle des partis politiques, ce sont la gauche et la droite qui, en principe, ont accepté de nous parler – mais pas le centre.

Il en allait de même pour toutes sortes d'événements, pour toutes sortes d'experts. Autrement dit, il a toujours été très difficile de travailler en Allemagne. Lorsque la situation en Ukraine s'est aggravée, nous nous attendions en fait – nous en avions bien sûr aussi discuté en interne – à ce que la Russie reconnaisse très probablement Donetsk et Louhansk, mais n'aille pas plus loin. Autrement dit, nous avons été complètement pris de court et surpris lorsque cette opération spéciale a réellement commencé, c'est-à-dire lorsque cette guerre a débuté.

Nous ne nous y attendions vraiment pas. Nous pensions que Poutine ne prendrait pas ce risque. Et en effet – du plus jeune rédacteur en chef au rédacteur en chef principal – personne ne l'avait vu venir. Bien sûr, nous avons immédiatement eu un très, très mauvais pressentiment quant à notre avenir. D'autant plus que, comme je l'ai dit, nous avions déjà dû faire face à ces difficultés depuis un certain temps et que nous avions été placés sous la surveillance des services de protection de la Constitution pendant plusieurs années, sans qu'aucune véritable justification ne soit donnée dans leurs rapports. En tout cas, rien qui puisse être rattaché à des contenus précis.

Donc, cela veut dire qu'on s'est toujours senti un peu en situation de menace, et quand tout a commencé, on a eu le sentiment que cela pourrait bien être pour nous la fin de l'aventure. Et ensuite, tout est allé assez vite. J'ai de nouveau regardé les données à ce sujet. Il y a d'abord eu un tweet d'Ursula von der Leyen, qui avait déjà annoncé qu'elle voulait interdire les médias russes ou bannir la propagande russe de l'UE. Puis la décision – la décision officielle du Conseil de l'Europe – est arrivée très, très rapidement. Elle est tombée le 1er mars 2022, et à partir de là, nous étions au chômage.

#Pascal

Je dois encore préciser une chose : je suis Suisse, et la Suisse a certes soutenu et repris jusqu'à présent toutes les sanctions de l'UE, mais elle n'a pas appliqué le blocage de Sputnik et de RT – en invoquant le fait que cela ne correspond pas à la conception suisse du libéralisme. C'est en effet une attitude très antilibérale que d'interdire un média, même si l'on part du principe que ce média diffuse des récits que l'on ne soutient pas. Mais une société libérale devrait pouvoir le supporter. Qu'est-ce qui vous a traversé l'esprit à ce moment-là ? Et comment avez-vous, avec vos collègues, réagi au fait qu'il soit désormais officiellement déclaré qu'il existe des récits interdits dans l'UE, ou que l'on ne veut pas autoriser – qu'ils soutiennent une guerre ou non –, mais que cette décision a été prise ?

#Ilona

Je dirais qu'il y a plusieurs niveaux. Bien sûr, il y a le niveau personnel, où l'on se dit : mince, maintenant je suis grillé. Comment pourrais-je encore travailler dans l'UE, quand je vois à quel point les tendances antirusses y dominent ou à quel point elles se sont intensifiées ? Elles existaient déjà auparavant, mais… Sur le plan personnel, tout le monde s'est évidemment inquiété : que va-t-il m' arriver ? Je vais sans doute devoir émigrer ou changer de métier. Comment pourrais-je travailler ici ? Qui voudra encore de moi ?

On ne jugeait pas la qualité de mon travail personnel, mais on nous mettait un peu dans le même sac : « Tu as travaillé pour les Russes, tu n'as plus d'avenir ici. » Évidemment, cela trotte dans la tête. Deuxièmement, il y avait bien sûr aussi ce niveau de menace. Je dois dire que nous avons reçu

énormément de menaces de mort – des centaines, en fait. Un cocktail Molotov a été lancé par la fenêtre. Sur le terrain, une bombe artisanale a été découverte, qui, heureusement, n'a pas explosé. Quand ?

#Pascal

C'était en février 22 ou déjà avant ?

#Ilona

Non, c'était ainsi pendant les premières semaines de la guerre, je dirais. Ce furent donc vraiment les premiers effets directs que nous avons ressentis. Les médias y ont aussi contribué, je dois le dire. Et je trouve cela extrêmement préoccupant. Je ne citerai aucun nom, mais il s'agissait de médias allemands grand public ou de la presse à sensation qui se sont littéralement jetés sur ce sujet. Cela signifie, par exemple, qu'ils ont publié l'emplacement exact – donc l'adresse précise de la rédaction avec le plan des lieux. Et ils ont également mentionné que certains de nos employés continuaient à vivre dans le bâtiment. C'était le rédacteur en chef et sa famille.

Il y avait plusieurs employés de RIA Novosti, dont nous faisions partie. Ils ne pouvaient aller nulle part. Cela signifie que nous, les employés ordinaires, pouvions rentrer chez nous et nous sentions peut-être relativement en sécurité là-bas. Eux ne pouvaient pas partir. Ils sont donc restés dans ce bâtiment et ont dû en subir les conséquences. Le cocktail Molotov ou la bombe – c'est quelque chose qu'ils ont vécu. Nous autres, les employés, étions déjà rentrés chez nous depuis longtemps. Il y avait aussi des caméras qui filmaient, et je dois dire qu'il y avait des enfants, de petits enfants, dans ce bâtiment.

Cela signifie que la fille de quatre ans du rédacteur en chef se trouvait dans le bâtiment. La fille de treize ans d'une employée de RIA Novosti s'y trouvait également. Et les médias le savaient, ils en ont même parlé. Et pourtant, ils ont contribué – un peu, ou plutôt beaucoup – à ce que ces personnes… Je ne sais pas qui a tenté de commettre ces attentats, je ne sais pas d'où venaient ces menaces de mort, mais ils avaient en principe tous les éléments en main. Voilà pour le plan personnel. Sur le plan général, professionnel – bien sûr, beaucoup de choses vous traversent l'esprit, et nous en avons aussi discuté.

D'une part, comme je l'ai déjà dit, nous étions d'abord au chômage. D'autre part, à peu près à la même période, la ministre des Affaires étrangères de l'époque, Annalena Baerbock, avait prononcé lors d'une visite en Russie un discours enflammé, soulignant notamment ce que signifie la liberté de la presse et rappelant qu'il s'agit d'une valeur que l'Occident défend – et, en principe, elle voulait donner une leçon à la Russie sur ce qu'est la liberté de la presse. Je ne vois pas comment ce concept de liberté de la presse et de valeurs occidentales peut être compatible avec l'interdiction de médias jugés indésirables. Troisièmement, le concept d'une chaîne de diffusion internationale n'est pas proprement russe.

À ma connaissance, ce sont les Britanniques qui ont inventé cela avec la BBC. Les Allemands ont fait la même chose avec la Deutsche Welle. Les Américains l'ont fait avec CNN. Que font-ils ? Ils vont dans d'autres pays, rapportent dans les langues locales, mais toujours avec leur propre perspective. On peut observer cela partout. Pourquoi l'un est-il classé comme reportage international et l'autre comme propagande ? Ce sont simplement des questions qu'on peut poser. Chacun peut ensuite se faire sa propre opinion. Je ne vois pas comment tout cela s'accorde. C'est pourquoi ce qui se passe est d'autant plus tragique. Et il y a encore un autre point à ajouter.

Même si l'on n'est pas d'accord avec le contenu ou que l'on rejette cet État – n'est-il pas stratégiquement avantageux de savoir au moins comment il fonctionne ? Que pensent ces gens ? Qu' est-ce qui motive leurs actions ? Peut-être aussi qu'il serait utile d'avoir un aperçu un peu plus approfondi, de pouvoir consulter des sources originales. Je ne sais pas. Ce sont toutes des questions qui traversent l'esprit. Pour moi, cela ne correspond pas à la liberté de la presse et de l'information, aux valeurs libérales, ni même à des considérations stratégiques. Je ne vois pas la logique derrière tout cela.

#Pascal

Non, cela ne va pas ensemble non plus. C'est un signe d'illibéralisme, un signe de l'air du temps, qui ne veut en réalité pas tolérer d'autres points de vue – non seulement d'autres opinions, mais aussi une autre manière d'encadrer les choses. C'est aussi un signe de la perte du pouvoir d'interprétation, ou de la peur de cette perte. Mais dites-moi : comment était Sputnik ? Je connaissais RT, et je lis encore aujourd'hui RT Deutsch, car il m'importe de savoir comment les Russes – c'est-à-dire une perspective russe ou prorusse – considèrent certaines choses. Tout comme je lis le New York Times, non pas parce que j'aime sa couverture médiatique, mais parce que je veux savoir comment le New York Times traite certains sujets. Alors, comment cela se passait-il chez Sputnik ? Selon vous, y avait-il une interprétation clairement prorusse des choses ? Quelle était la liberté des journalistes pour travailler sur certains sujets ? Que pouvez-vous nous en dire ?

#Ilona

Personnellement, j'ai ressenti cela comme une grande liberté. Je choisissais moi-même mes sujets, je les présentais. En réalité, je n'ai jamais reçu d'instructions d'en haut, de la rédaction en chef, me disant : « Tu n'as pas le droit de faire ça. » Au pire : « Ce n'est peut-être pas très pertinent pour nous » ou « Ce n'est pas vraiment notre domaine principal. » Par exemple, j'aurais aimé faire plus de reportages sur le sport, parce que j'aime le sport et que je m'y intéresse. Mais nous ne sommes pas une chaîne sportive, donc : de temps en temps, tu peux en faire un peu, mais… Mais en principe, surtout sur le plan politique, je dirais que la grande différence – si l'on veut – avec les autres médias allemands, c'est simplement qu'on regardait un peu plus attentivement ce qui se passait en dehors de la bulle.

Donc, cela signifie que lorsque le président russe prononçait un discours, on l'analysait certainement de manière beaucoup plus approfondie, on le rapportait beaucoup plus précisément et de façon plus détaillée que ne le ferait l'ARD. À part cela, je ne vois pas de grandes différences. J'ai aussi travaillé pour des médias allemands, puis plus tard pour Sputnik, et je ne peux pas dire qu'il y ait eu de grandes différences. Je ne sais pas comment la plupart des gens s'imaginent la rédaction, mais parmi nos collaborateurs, très peu étaient russes. La plupart étaient allemands ou d'autres nationalités. Seule une poignée avait le russe comme langue maternelle, et parmi eux, si je compte bien, trois étaient citoyens russes. C'était donc une rédaction très diversifiée, avec de nombreux sujets, et personnellement, je n'ai subi aucune restriction concernant ma couverture journalistique.

#Pascal

Quelle était la taille de la rédaction de Sputnik Deutsch ?

#Ilona

La rédaction était divisée. Nous avions un site à Berlin, qui n'était pas très grand. Je crois qu'à la fin, nous avions peut-être une quinzaine d'employés en tout – en comptant les techniciens, les graphistes, etc. Une rédaction plus importante se trouvait à Moscou. Le contenu provenait des deux, mais Moscou s'occupait principalement des informations, donc de brèves. Bien sûr, aucun locuteur natif allemand n'y travaillait.

Cela signifie qu'habituellement, nous ne nous chargions pas non plus de ces contributions complexes. Mais cette fois, nous l'avons fait. En d'autres termes, à Berlin, nous avons produit moins en quantité, mais des contenus plus complexes – comme de longues interviews ou des analyses. Nous avons également réalisé du contenu vidéo et audio. Moscou ne faisait pas cela. Moscou était principalement chargé de produire de courtes dépêches ou de réécrire des contenus provenant d' autres sources. C'est ainsi que les choses se répartissaient. Je ne sais pas combien d'employés il y avait à Moscou, mais ils étaient plus nombreux que chez nous.

#Pascal

Vous l'avez déjà dit au début : les médias – comment les appelle-t-on – les médias étrangers, c' étaient en effet certains des plus importants médias de propagande ou médias extérieurs pendant la guerre froide. Radio Free Europe et Radio Liberty, notamment, ont clairement affirmé : nous allons projeter des contenus occidentaux vers l'Est autant que possible, et diffuser nos contenus à l' étranger. Est-ce que Sputnik Allemagne s'est considéré comme un média poursuivant un objectif idéologique ? Ou comment cela vous est-il apparu dans l'environnement, dans la rédaction ? Je pense que c'est évident, ils avaient un but idéologique. Donc ma question : Sputnik était-il similaire ?

#Ilona

Je dirais qu'ils ont encore cela aujourd'hui. Par exemple, je remarque leur présence en Asie centrale, et là, c'est très clair – au Kirghizistan, ils s'appellent Radio Asatik, ou au Kazakhstan. Oui, je suis donc cela depuis mon pays et je vois les différences dans la couverture médiatique, c'est très net. Personnellement, je n'ai pas eu l'impression qu'il y avait chez nous une grande motivation idéologique derrière, car, comme je l'ai déjà dit, beaucoup des employés étaient allemands, nés en Allemagne. Ils n'avaient auparavant aucun lien avec la Russie et n'étaient pas venus travailler pour une chaîne étrangère russe parce qu'ils avaient un fort attachement à la Russie.

Beaucoup n'étaient jamais allés en Russie, ou la plupart non. Ils ne connaissaient pas la politique russe – en fait, pas vraiment. Du fait de cette composition, je dirais qu'il n'y avait pas de base idéologique, pas de fondement. Chacun avait sans doute des opinions un peu différentes, mais fondamentalement non, je ne dirais pas que nous étions alignés sur une ligne particulière. Et comme je l'ai déjà dit et expliqué : nous choisissions toujours nos sujets nous-mêmes, nous les présentions le matin, puis nous faisions nos contributions. Je n'ai pas vu qu'on ait refusé quelque chose pour des raisons idéologiques.

#Pascal

Et comment… comment percevez-vous, enfin, comment avez-vous en général perçu le paysage médiatique allemand ? Vous avez dit que vous aviez rejoint Sputnik en 2016, mais que vous aviez déjà travaillé auparavant dans le journalisme. J'ai également parlé avec d'autres journalistes en Allemagne, par exemple avec Patrick Barb, qui disait que c'était un processus progressif – cela a pris du temps –, mais lui aussi venait du courant dominant, c'est-à-dire de l'audiovisuel public, et il est aujourd'hui un critique très virulent de la manière dont les sujets sont choisis et de la façon dont toute la bulle journalistique fonctionne en Allemagne, y compris avec les collaborateurs indépendants qui s'adaptent automatiquement à un thème. Comment avez-vous vécu cela, disons, au cours des dix dernières années du journalisme en Allemagne ? Partagez-vous ma perception selon laquelle le journalisme en Allemagne devient de plus en plus uniforme, ou pas ?

#Ilona

Oui, tout à fait, et il y a des raisons à cela – et il existe aussi des analyses à ce sujet. Une amie à moi, qui est spécialiste des médias et, à mon avis, enseigne à l'université de Francfort, a écrit un très bon livre sur l'analyse des médias. Elle y explique également d'où cela vient. Autrement dit, les cercles de journalistes, c'est-à-dire ceux dont provient la relève, sont déjà très restreints. Il s'agit le plus souvent de la classe moyenne bourgeoise – des personnes instruites, issues de familles d' universitaires –, qui ne manquent de rien. Les migrants y sont à peine représentés. Cela signifie donc qu'il s'agit déjà d'un petit groupe dont provient ce recrutement.

Il existe ensuite les voies habituelles pour entrer dans le journalisme – soit par un stage de formation dans les médias publics, soit par l'une des rares grandes écoles de journalisme. Et même là, on est déjà, pour ainsi dire, formé – c'est-à-dire que la manière de penser est façonnée de telle

sorte qu'il n'est plus nécessaire, par la suite, d'imposer une censure venue d'en haut, car une forme d'autocensure s'installe, du fait qu'une pensée relativement uniforme y règne déjà. C'est ainsi qu'elle l'a exposé dans son analyse, et cela m'a paru assez logique. On ne voit pas beaucoup d'autres perspectives, ni beaucoup de journalistes issus de l'immigration ou de milieux différents.

Et il est désormais également connu qu'il existe, par exemple dans les médias publics, des directives linguistiques – c'est-à-dire des consignes officielles indiquant comment la rédaction doit traiter certains sujets. Je connais un cas concernant la Deutsche Welle. Il y avait là des règles linguistiques très strictes, probablement encore en vigueur aujourd'hui. J'y ai eu accès lorsque je travaillais encore pour Sputnik – c'était, je crois, en 2020. J'avais le document sous les yeux et j'en avais également parlé. Il y avait des instructions très précises sur la manière de rendre compte du Proche-Orient. Et cela donne matière à réflexion.

Donc, si même la terminologie utilisée pour désigner les choses est prédéfinie dès le départ, il ne faut pas, je crois, s'étonner que tout cela devienne de plus en plus une sorte de bouillie uniforme et que les autres perspectives se fassent de plus en plus rares. Il faut aussi dire que les médias alternatifs ont de plus en plus de difficultés en Allemagne. Les NachDenkSeiten, par exemple, doivent se battre pour conserver leur statut. Il est tout simplement indésirable de remettre en question certains récits, et cela va de pair avec ces restrictions. Nous avons également constaté que les licences de diffusion, par exemple – on peut les obtenir, mais on peut tout aussi vite les perdre. Cela relève des Länder en Allemagne, c'est-à-dire que ce sont les autorités régionales des médias qui s'en chargent et qui en décident à nouveau chaque année.

Et Sputnik est à l'origine une station de radio. Cela signifie que la radio existait d'abord, puis d'autres contenus sont venus s'y ajouter peu à peu. Nous avons continué à faire de la radio jusqu'à la fin, et j'étais l'une des animatrices. Nous avions une station partenaire allemande qui achetait nos contenus et les diffusait sur ses fréquences. Le directeur de cette station partenaire – appelée Megaradio – était constamment inquiet à propos des contenus. Il ne fallait pas que ce soit trop favorable à la Russie, ou certains sujets lui causaient des maux d'estomac, car il devait vivre en permanence avec le risque de perdre éventuellement une licence de diffusion dans un Land. Et ce sont, je crois, des instruments qui illustrent cela assez bien.

#Pascal

La liberté de la presse n'est pas aussi libre qu'on aimerait le croire – est-elle aujourd'hui dans la meilleure Allemagne de tous les temps ? Il existe des limites à ce que la presse est autorisée à faire, et les mécanismes pour le réguler existent à différents niveaux, mais ils existent, n'est-ce pas ?

#Ilona

Bien sûr, bien sûr. Et cela commence par le fait qu'on n'est pas admis à certains événements – par exemple lorsqu'on est une chaîne ou un journaliste indésirable. Par exemple, on n'obtient pas d'

accréditation pour une soirée électorale ou pour la conférence de presse fédérale, ou bien on perd son accréditation sans avoir concrètement fait quoi que ce soit de mal. Il y a aussi les refus d' entretiens, c'est-à-dire qu'on ne vous parle tout simplement pas.

On faisait des efforts, et je me souviens : quand nous avions enfin quelqu'un d'un parti qui d' ordinaire ne nous parlait pas, c'était un jour de fête. Nous y tenions – nous le voulions, nous voulions justement cette diversité de voix, car c'est ainsi que je conçois notre métier, le métier de journaliste. Ma tâche n'est pas de diffuser une opinion dans le monde. Pour cela, il y a le commentaire – c'est le seul genre où une opinion est permise. Mais sinon, je m'efforce toujours de rassembler les voix pertinentes ou tous les faits, afin que le consommateur des médias, c'est-à-dire l' auditeur, le lecteur ou le spectateur, puisse se forger sa propre opinion. C'est ainsi que je conçois ce métier.

Et quand, dès le départ, ces voix ne sont tout simplement pas présentes, parce qu'elles ne veulent pas parler avec nous, alors – eh bien, j'ai toujours trouvé cela très, très regrettable et frustrant. Par exemple, chez les Verts : ils étaient particulièrement virulents à l'égard des chaînes russes. En réalité, seul Hans-Christian Ströbele nous parlait, parce qu'il s'était accordé un peu de liberté à ce sujet. Et j'ai toujours été sincèrement heureux quand il me donnait un commentaire. Je l'ai interviewé à plusieurs reprises, car cela apportait au moins un peu plus de diversité de points de vue. On ne peut pas toujours parler avec les deux mêmes partis, mais c'était notre réalité, et c'est ce qui rendait les choses difficiles.

#Pascal

Avez-vous appris chez Sputnik qu'on a fait de Sputnik, pour ainsi dire, un chiffon rouge, quelque chose qu'il ne faut surtout pas toucher ? Sinon, on est coupable par association. Les gens vous refusent des entretiens simplement parce qu'ils disent : « Non, je ne peux pas vous parler, sinon je ne pourrai plus parler avec d'autres chaînes. »

#Ilona

Tout à fait, nous avons vécu cela. Et la notion de « culpabilité par association » a toujours un peu flotté dans l'air. En réalité, elle nous a accompagnés dès le départ. Je pense que cela s'est intensifié lorsque, en ligne, on a commencé à utiliser divers outils disponibles pour renforcer ce phénomène. À un moment donné, par exemple, nos contenus sur Internet ont été signalés – je ne sais plus exactement quelle organisation en était responsable –, mais des vérificateurs autoproclamés ont simplement apposé un avertissement sur nos publications.

Attention, propagande russe – ce n'était pas formulé ainsi. Mais c'était immédiatement mis en évidence visuellement : pour ces contenus, le lecteur ou le consommateur devait faire attention. De plus, leur visibilité a été réduite. Cela signifie qu'en faisant des recherches en ligne, on ne tombait pas forcément sur nos contenus. Tout cela y contribue. J'avais déjà le sentiment qu'il s'agissait de

quelque chose de systématique, qui avait commencé bien avant la guerre. En principe, cela a freiné Sputnik dès le départ, du moins en Allemagne.

#Pascal

Vous connaissez aussi le paysage médiatique au Kazakhstan. Si vous le comparez à celui de l' Allemagne – où jouit-on d'une plus grande liberté ? C'est peut-être une question un peu simpliste, voire naïve, mais existe-t-il une manière pour vous de comparer ces deux paysages médiatiques ?

#Ilona

Je dois dire que je connais mieux le Kirghizistan, car j'y ai travaillé comme journaliste. Et non, on ne peut pas vraiment comparer. Par exemple, sous le nouveau président, le Kirghizistan a perdu cinquante places dans le classement de la liberté de la presse. En ce moment, la situation y est donc très, très difficile, et mes anciens collègues ont dû quitter le pays. Ils ne peuvent plus y travailler, ils sont persécutés, criminalisés. Donc, je ne peux pas dire que j'aimerais échanger ma place – si c'est ce que vous voulez dire.

#Pascal

Il existe une comparaison : l'Allemagne n'est pas un champion de la liberté de la presse, mais elle n' est pas encore au bord du gouffre.

#Ilona

Exactement, exactement. Et mes craintes initiales, à savoir que je pourrais être grillé en Allemagne, ne se sont finalement pas complètement confirmées. J'ai ensuite trouvé d'autres emplois, j'ai travaillé pour différents médias – et ce n'étaient pas des médias grand public, ni des chaînes publiques. Bien sûr, j'ai aussi postulé là-bas, car je dois dire que je ne suis pas motivé idéologiquement. Auparavant, je travaillais en quelque sorte pour la partie allemande au Kirghizistan. Cela s'est simplement fait ainsi. Ce n'est pas que je suive une ligne particulière. Ce qui m'importe, c' est le bon journalisme, rien d'autre. Donc, j'étais prêt à beaucoup de choses et j'ai parlé avec de nombreux médias. Je dois dire que, suite à mes candidatures, ce sont surtout des médias alternatifs qui m'ont contacté, mais aussi des médias très établis, donc très sérieux, ici en Allemagne.

C'est-à-dire… oui, on est peut-être – il y a une sorte de culpabilité par association, et beaucoup comprennent qu'ils ne veulent pas avoir cela dans leur rédaction. Mais certains collègues ont trouvé une place dans le journalisme, d'autres ont changé de métier. Il reste possible de travailler en Allemagne, je pense, même quand on est ainsi marqué au fer rouge. Mais ce n'est pas facile. Je pense que beaucoup, en voyant le CV, se disent : « Je ne peux pas me permettre ça. » Il peut aussi arriver que quelqu'un de l'extérieur dise : « Dis donc, tu emploies quelqu'un qui faisait auparavant de la propagande russe. » Je peux imaginer que ce genre de considérations joue aussi un rôle.

#Pascal

Oui, cela a tout à fait du sens, justement parce que cette notion de culpabilité par association – ou plutôt le concept qui la sous-tend – continue de hanter les esprits. On le remarque aussi à l' international, où l'on entend : « Ah, vous êtes invités chez RT », et cela suscite déjà des regards de travers, même dans les milieux universitaires. Que conseilleriez-vous donc aujourd'hui à de jeunes diplômés d'université ou à des lycéennes et lycéens qui envisagent de se lancer dans le journalisme en Allemagne ? Qu'est-ce qu'une jeune journaliste ou un jeune journaliste doit absolument savoir et avoir à l'esprit lorsqu'il ou elle entre dans la profession ?

#Ilona

C'est une bonne question. Je n'y avais encore jamais réfléchi de cette façon. Je pense que le journalisme est un métier artisanal. Cela signifie que je vous conseillerais probablement d'étudier autre chose – les sciences politiques, par exemple – afin d'avoir simplement un domaine de spécialisation. Le journalisme est un métier : soit on a ça en soi, soit on ne l'a pas. Et si on l'a, on l' apprend aussi relativement vite. Je ne sais pas dans quelle mesure il est judicieux de passer réellement par un stage de formation dans les médias publics. Parce que, bien sûr, cela prend du temps – d'abord pour le terminer – et ensuite : on a certes de bonnes chances d'être embauché, mais il faut savoir à quoi l'on s'engage.

Je ne suis pas du genre à critiquer les médias publics en soi ou à les juger non recommandables. Mais il y a des choses comme le fait qu'il faut répondre à certaines attentes, qu'il faut suivre des directives linguistiques – c'est certainement une différence entre les médias publics et les médias alternatifs. En revanche, les médias alternatifs sont souvent menacés par d'autres facteurs de risque, que ce soit le financement ou la perte de visibilité lorsqu'ils sont étiquetés d'une certaine manière. Tout cela a ses avantages et ses inconvénients. Je pense que le journalisme reste important, et c'est un très beau métier.

C'est un métier qui pousse aussi à se confronter aux choses et à réfléchir plus profondément – donc à remettre les choses en question. C'est pourquoi, oui, je recommande absolument de devenir journaliste, si l'on a pour cela de la passion, de l'intérêt et peut-être aussi un peu de talent. Mais quel chemin choisir – que ce soit par les médias publics, les écoles de journalisme reconnues ou en tant que personne en reconversion – il faut vraiment se demander : qu'est-ce qui est important pour moi ? Est-ce important pour moi d'avoir un emploi stable et bien rémunéré ? Bien sûr, c'est important. Mais jusqu'où suis-je prêt à faire des concessions – notamment en ce qui concerne ma liberté dans le travail journalistique ?

#Pascal

Mais malgré toutes les critiques à l'égard de ce qui s'est passé dans l'UE et en Allemagne – quel est votre bilan aujourd'hui ? On peut encore faire du bon journalisme en Allemagne. Ce n'est simplement pas facile, et il faut aussi comprendre le champ de mines dans lequel on évolue, n'est-ce pas ?

#Ilona

Bien sûr. Et il y a certains automatismes que j'observe simplement – et où l'on atteint vite les limites de ce qu'il est possible de dire. Donc, lorsqu'il s'agit de guerres… Je dois préciser que je considère toute guerre comme mauvaise, car ce sont toujours les civils qui en sont les principales victimes. Cela signifie que je ne peux pas non plus soutenir personnellement la guerre en Ukraine, car ce sont quelques-uns qui décident du sort de beaucoup – et ce sont ces derniers qui en souffrent.

Mais lorsqu'on discute de cette guerre et de ses conséquences – notamment sur notre travail de journalistes – et qu'on ose, par exemple, établir une comparaison ou poser des questions : pourquoi cela se produit-il maintenant avec la Russie, cette attitude collective antirusse, cette agressivité sur tous les canaux ? Pourquoi cela ne s'est-il jamais produit lors des guerres illégales de l'OTAN ? On se voit très vite opposer l'argument : c'est du whataboutism. Je ne sais pas. Il semble manifestement interdit de remettre ces choses en question ou de les comparer. Voilà les limites du journalisme que je perçois – même ici, dans l'Europe et l'Allemagne prétendument libres.

#Pascal

Donc, le journalisme est aussi libre que le journalisme s'accorde lui-même la liberté. Et les ciseaux dans la tête – cette conscience de la manière dont il faut rapporter les faits pour rester dans un discours public convenable – cette conscience existe, et c'est dans ce cadre que le journalisme évolue en grande partie en Allemagne. Donc : une forme d'autolimitation en ce moment, si je vous comprends bien ?

#Ilona

Oui, d'une certaine manière. Et puis, bien sûr : lorsque nous regardons une édition du journal télévisé, une présélection a déjà eu lieu. Évidemment, on ne peut pas parler de tout ce qui est actuel et important dans le monde aujourd'hui. Il y a donc un tri. Les reportages sont courts, ce qui signifie que l'information est présentée de manière extrêmement condensée – parfois au détriment de la véracité. Ainsi, certains éléments sont rapportés de façon incomplète, voire déformée, surtout lorsqu' il s'agit de sujets complexes. Cela veut dire qu'il ne s'agit peut-être pas d'une autocensure au sens de limites du dicible, mais qu'il y a toujours une sélection, et celle-ci suit un certain récit. C'est quelque chose qu'on peut observer, notamment sur des sujets sensibles comme les conflits au Moyen-Orient ou en Ukraine. Je pense que tout le monde pourrait en convenir.

#Pascal

Très bien, merci beaucoup pour cet aperçu. Y a-t-il quelque chose qui vous tient encore à cœur – quelque chose que vous pensez important de savoir lorsqu'il s'agit de l'évolution du journalisme en Allemagne ? Ou avons-nous couvert les sujets les plus essentiels ?

#Ilona

Oui, peut-être. C'est quelque chose qui ne concerne pas seulement le journalisme, mais la société et la politique dans leur ensemble – simplement le désir de savoir ou de comprendre, qui me manque. Et ceux qui s'y engagent, comme par exemple Gabriele Krone-Schmalz, qui depuis de nombreuses années déjà s'efforce de comprendre la Russie – cela ne signifie pas approuver la Russie ou la politique russe. Mais simplement l'effort de comprendre avant de se forger une opinion. Et c'est quelque chose qui, malheureusement, est de plus en plus diabolisé en Allemagne. « Comprendre la Russie » est désormais devenu une insulte – et l'était déjà avant la guerre.

Et je trouve cela vraiment très regrettable. On n'est pas obligé d'approuver, mais il faut au moins essayer de comprendre. Nous en avons déjà parlé brièvement au début, et c'est ce que je souhaiterais. Voyager et rencontrer les gens aide beaucoup – ou du moins consommer leurs contenus sans le filtre de sa propre bulle. J'ai remarqué qu'on obtient des résultats très différents selon qu'on cherche un sujet sur Google ou sur Yandex – Yandex étant le moteur de recherche russe. On se rend compte qu'il existe certains filtres, que les résultats sont complètement différents, notamment les images sur certains sujets.

Et je dirais maintenant que les résultats de Yandex ne sont pas tous – ni même en grande partie – de la propagande russe, pré-sélectionnée et triée, mais que chacun, en principe, regarde à travers sa propre lorgnette. Il y a le moteur de recherche occidental, le moteur de recherche oriental. Et c'est la même chose pour les contenus journalistiques en général. Alors, que peut-on apprendre ? Dans mes recherches, j'ai toujours aimé faire les deux en parallèle – simplement pour tirer le maximum de perspectives, de points de vue ou même de questions auxquelles on ne penserait peut-être pas si l' on n'utilisait qu'un seul point de vue ou un seul moteur de recherche, ou si l'on ne consommait que des médias occidentaux ou uniquement orientaux.

Cela vaut dans les deux sens. Et c'est quelque chose que je souhaiterais pour l'avenir : que tout cela redevienne un peu plus ouvert – que le regard soit simplement un peu plus ouvert, la disposition à s' impliquer, à au moins se familiariser et vouloir comprendre. Comme je l'ai dit, même si, au final, on en arrive à dire : « Non, je ne trouve pas cela acceptable, je rejette ce point de vue » – très bien. Mais avant cela : s'y intéresser, c'est-à-dire vraiment se confronter aux contenus et aux modes de pensée avant de juger.

#Pascal

Je le souhaiterais aussi. J'aimerais vraiment que nous recommencions, en allemand, à donner au mot « verstehen » une connotation positive – et que nous ne l'associions plus automatiquement à la

justification de ce que l'on essaie de comprendre. Bien, Madame Pfeffer, les personnes qui souhaitent vous suivre ou suivre votre travail – où devraient-elles aller ? Où publiez-vous actuellement ?

#Ilona

En ce moment, je ne travaille pas principalement comme journaliste, mais comme porte-parole d'une maison d'édition. De temps en temps, je produis du contenu journalistique, mais c'est plutôt ponctuel et en accord avec différents médias. Ceux qui souhaitent se familiariser un peu avec ce que j'ai fait récemment peuvent, par exemple, lire mes articles sur *Hintergrund*, c'est-à-dire sur Hintergrund.de. J'y ai écrit plusieurs articles plus longs sur divers sujets.

Mon principal domaine d'intérêt est la politique internationale, et j'ai eu la liberté totale de choisir mes sujets et d'écrire de manière très approfondie – ce que je considère comme une bénédiction, car cela permet d'aborder de nombreux aspects différents. Ceux qui souhaitent s'y intéresser peuvent encore y trouver les articles. Malheureusement, tous les travaux de Sputnik ont été, pour ainsi dire, bannis de l'espace public. On ne les trouve plus, sauf via la Wayback Machine – mais c'est alors très fastidieux. Globalement, je pense que les contenus qui valent la peine d'être relus se trouveront sur *Hintergrund*.

#Pascal

Veuillez consulter le site Hintergrund.de. Je mettrai également le lien dans la description de cette vidéo. Madame Ilona Pfeffer, merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui.

#Ilona

Je vous remercie.